

VILLAGE DE FOREZ

Cahier d'histoire locale - Association des
usagers du Centre Social de Montbrison (42)
N° 6 avril 1981

- p. 2 *Champdieu... En 1809 ce n'était pas la guerre de la
baguette* Claude Beaudinat - Georgette Simonet
- p. 2 *Un grand vicaire de Lyon originaire de Chalmazel
Compléments à la généalogie de Jean-Joseph Barou
notes de* P.-Michel Therrat
- p. 3 *La Résistance dans le Montbrisonnais...Souvenirs*
Lucien Gidon

Monsieur Lucien Gidon, qui prit une part active à la
Résistance et fut sous-préfet de Montbrison à la Libération,
a bien voulu écrire quelques-uns de ses souvenirs pour Village
de Forez. Son témoignage sur cette période difficile est très
précieux et ne devrait pas manquer d'intéresser de nombreux
Montbrisonnais.

- p.16 *La batellerie de la Loire* Louis Drevet
- p.20 *Généalogie des Comtes de Forez* Claude Latta

SSSS
SSSS
SS

VILLAGE DE FOREZ

Siège social : Centre Social de Montbrison, rue des Clercs

Directeur de la publication : Claude Latta

Courrier-coordination : Joseph Barou

Dépôt légal : deuxième trimestre 1981

imprimé par nos soins.

Courrier, abonnement : écrire à VILLAGE DE FOREZ

CENTRE SOCIAL, B.P. 68, 42602 MONTBRISON CEDEX

SSS

L A R E S I S T A N C E A M O N T B R I S O N

S O U V E N I R S ...

En cet été de l'année 1944 alors que, partout dans le monde déferlaient les vagues puissantes de la seconde Guerre Mondiale, la petite route agreste qui, après avoir quitté Montbrison par l'ouest puis suivi le cours du Vizézy jusqu'à La Guillanche, partait à l'escalade des Monts du Forez, était devenue le théâtre d'une animation inaccoutumée.

En effet, alors que la pénurie d'essence qui sévissait avait rendu cette route pratiquement déserte, fréquentée seulement par les rares atelages des paysans riverains se livrant paisiblement à leurs besognes saisonnières, voici que, tout à coup, la parcouraient de rapides voitures noires (les fameuses "tractions" de l'époque) sur lesquelles flottaient les couleurs nationales et dont les vrombissements déchiraient le calme de la montagne.

C'est que, comme partout en France dans les régions de montagne, dans le Massif central comme dans les Alpes, les Pyrénées ou le Jura, des "maquis" s'étaient installés dans nos monts du Forez, plus précisément sur le versant oriental qui domine Montbrison.

Ces maquis s'étagaient sur divers sites tous desservis, pour l'essentiel, par cette route que, malgré les années qui passent, nos bons Montbrisonnais s'obstinent à appeler "Route nouvelle" (1).

Il y avait tout d'abord implantée dans le village même de Roche une formation de l'A.S. (Armée Secrète) puis, plus haut, près du village de Lérigneux, une unité de F.T.P. (Francs-Tireurs et Partisans). Enfin, encore plus haut au col de Baracuchet, à la limite du département du Puy-de-Dôme, stationnaient les hommes du groupe Ange.

L'unité F.T.P. et le Groupe Ange étaient formés surtout de Stéphanois mais le maquis de l'A.S., à Roche, comptait, par contre, beaucoup de Montbrisonnais.

* * *

Ce maquis de l'A.S., sur lequel on m'excusera de m'étendre davantage puisqu'aussi bien il me concerna plus particulièrement, avait été préparé tout d'abord au hameau de Montvadan puis au bourg même de Roche par ceux qui, à Montbrison, furent les pionniers de la Résistance, parmi eux, Jean ROLLE, Georges COLLET, Jean THOMAS, ce dernier chef de secteur à l'Energie Industrielle (2). A eux s'étaient joints d'autres foréziens dont BREUIL, cultivateur à Roche précisément et aussi Ferdinand MIRABEL, de Chazelles-sur-Lyon, Pierre BARJON de Sury-le-Comtal... et j'en oublie très certainement.

- (1) Toutefois le maquis du Groupe Ange stationné au col de Baracuchet avait un autre accès par la route de Saint-Anthème. Un monument élevé au bord de cette route au lieu-dit "les Limites" perpétue le souvenir des morts de ce maquis.
- (2) L'Energie Industrielle fournissait alors le courant électrique à Montbrison et à sa région. Comme toutes les sociétés concessionnaires de production et de distribution d'énergie électrique elle fut nationalisée en 1946 et s'intégra dans Electricité de France.

Sur mon intervention, Pierre SABATIER, alors commissaire de police à Montbrison, était venu, avec son personnel, renforcer le maquis de Roche ne laissant à son commissariat que les agents les plus âgés devant assurer la liaison. Il faut dire qu'à cette époque les effectifs des services de police avaient été singulièrement "gonflés" au delà évidemment des nécessités et cela, à seule fin de "camoufler" le plus possible de jeunes militaires de carrière démobilisés depuis l'armistice. C'était notamment le cas du populaire CELLARD qui, pour la circonstance, avait revêtu son uniforme bleu de sergent-chef de chasseurs alpins qu'il ne consentit jamais - au grand jamais - à troquer contre le kaki de la tenue "maquis". Toujours d'excellente humeur, d'allure gavroche et d'esprit primesautier, le sergent-chef CELLARD, au dévouement inlassable, s'était rendu indispensable à plus d'un titre, se portant volontaire pour toutes les missions. Par ailleurs il assurait les délicates fonctions de "clairon". Il usait de son instrument avec une maestria sans pareille qui faisait du salut aux couleurs ou de la sonnerie aux morts un véritable régal musical.

Le maquis de Roche avait été placé sous les ordres d'un énergique officier de gendarmerie, MILLON, lieutenant de la Garde mobile (aujourd'hui Gendarmerie mobile).

Ce maquis possédait un fer de lance, en l'occurrence un commando qui avait été baptisé "Patrouille FERREOL" car il était dirigé par un autre officier de carrière, le lieutenant COLLONGE alias FERREOL.

Râblé, fort en gueule, collier de barbe en bataille, COLLONGE dit FERREOL était le type parfait du baroudeur. Avec beaucoup de panache il multiplia, avec sa fameuse patrouille, coups de main et embuscades mais son comportement quelque peu tumultueux ne fut pas toujours très apprécié par la population de Montbrison, ville calme s'il en fut, habituée à moins d'impétuosité.

Dans sa patrouille, FERREOL était assisté du sous-lieutenant Guy CORNUT qui, de souche montbrisonnaise, n'était pas, lui, un militaire de carrière. Cependant, comme FERREOL, c'était un baroudeur, mais contrairement à son camarade, un baroudeur de type tranquille. Il y avait aussi à la patrouille FERREOL - et tout naturellement - l'inévitable sergent-chef CELLARD.

Le maquis de Roche avait fière allure car les hommes étaient bien équipés. Lorsque MILLON et ses gardes mobiles l'avaient rejoint, ils n'étaient pas partis sans biscuits de leur caserne de Saint-Etienne. De plus tout un stock de confortables blousons de cuir - qui ne leur était pourtant pas destiné - avait à la fabrique même, été "réquisitionné" à leur intention.

Au maquis de Roche on pouvait rencontrer un personnage fort pittoresque et d'ailleurs fort sympathique. GUILLOT, tel était son nom, mais on l'appelait "La Doublure". Ancien de la Légion étrangère il avait, à la manière de ses anciens camarades, cousu une bande blanche autour de son képi, car il avait hérité d'un képi de gendarme ce qui ne lui plaisait pas du tout. Du coup la mode était lancée. Elle fit fureur. Tous les gars du maquis de Roche arborèrent le képi blanc puis, à leur exemple, tous ceux des autres formations de l'A.S. à commencer par leur chef à tous, le commandant HERVE, de son vrai nom Jean MAREY.

Chef au pouvoir charismatique le commandant MAREY était très populaire auprès de ses hommes et, aussi bien, savait cultiver sa popularité. Il s'était façonné un personnage quelque peu mythique. Aussi le port du képi blanc n'était pas pour lui déplaire et il l'avait adopté d'emblée. Par ailleurs il ne se séparait jamais de sa carabine qui arborait en toute circonstance si bien qu'elle était arrivée à faire corps avec son personnage.

A ce propos je me souviens l'avoir, un jour, rencontré fortuitement alors que les combats de la Libération avaient cessé et que nulle cérémonie, nulle manifestation ne pouvaient l'inciter à arborer son arme favorite. C'était par un beau jour de septembre et on venait - hélas ! - d'autoriser à nouveau la chasse (3). MAREY était de petite taille mais il n'en perdait pas un seul pouce. Moi je le regardais de toute ma hauteur, l'oeil rivé sur l'extrémité du canon de sa carabine et lui dis tout à trac "vous aussi mon Commandant vous allez à la chasse". Il me regarda tout d'abord d'un oeil torve puis éclata de rire car il avait le sens de l'humour (4).

* * *

Un autre maquis intriguait fort les Montbrisonnais. C'était celui du groupe Ange implanté, comme je l'ai dit plus haut, au col de Baracuchet.

La formation dite "Groupe Ange" appartenait à l'"Intelligence Corps" (5) organisme créé pendant la guerre par le gouvernement britannique et qui n'était, en fait, qu'une branche spécialisée de la fameuse "Intelligence Service". D'ailleurs le groupe Ange était communément appelé "le maquis de l'I.S."

BASSET en était son correspondant à Montbrison et il était commandé par Antoine BOIRAYON, un Stéphanois qui, s'il s'était trouvé un conteur assez habile pour narrer ses exploits, serait devenu un personnage de légende. Il fut notamment le héros d'un drame survenu le 2 février 1944 dans un hôtel de St-Christo-en-Jarez, aux environs de Saint-Chamond, où avec Antoine BOIRAYON et son frère un groupe de résistants fut assiégé par les

(3) Pendant l'occupation, l'exercice de la chasse avait été interdit et, sous peine de sanctions, les fusils de chasse - ou tout au moins leur mécanisme de percussion - devaient être déposés par leurs propriétaires dans les brigades de gendarmerie ou les commissariats de police. Tout ce matériel fut ensuite stocké au Banc d'épreuves d'armes à feu de St-Etienne d'où il disparut. Il semble toutefois que beaucoup de propriétaires de fusils de chasse ne se conformèrent pas à cette injonction. A la Libération, la chasse fut à nouveau autorisée, mais nos intrépides nemrods foréziens n'avaient pas attendu l'autorisation officielle pour se livrer à un véritable massacre du gibier dont la méfiance s'était quelque peu relâchée au cours d'une longue période de tranquillité.

Les Allemands certes ne respectaient guère la vie humaine. Du moins leur présence préserva-t-elle celle des hôtes de nos champs et de nos bois.

(4) Ancien instituteur Jean MAREY avait abandonné l'enseignement pour l'armée. Il était capitaine au 5^{ème} R.I. à St-Etienne lorsqu'il s'engagea dans la Résistance devenant commandant des formations de l'Armée Secrète de la Loire puis chef départemental F.F.I.

A la Libération, les unités F.F.I. ayant été intégrées dans l'armée régulière, le commandant Jean MAREY combattit en Alsace et en Allemagne jusqu'à l'armistice. Devenu colonel, il exerça divers commandements et devint, notamment en Autriche occupée par les Alliés, le chef militaire du secteur français de Vienne.

Par la suite, il commanda l'Ecole militaire de Cherchell puis, pendant la guerre d'Algérie, la Subdivision militaire de Guelma. C'est au cours de cette guerre qu'il fut tué en 1959, sa jeep ayant sauté sur une mine. Toutefois, certains ont considéré comme suspectes les circonstances de sa mort.

Sa femme, qui était aussi sa cousine, lui fut dans la Résistance d'un précieux concours. Elle dirigeait le Service social de l'A.S. lorsqu'elle fut mortellement blessée dans un accident de la route survenu aux environs de Montrond.

Allemands. Ce fut une belle séquence de western mais, malheureusement, il y eut des victimes. Antoine BOIRAYON, lui, réussit à s'échapper en sautant du toit de l'hôtel et on peut dire que, véritable Buffalo Bill, il fut de tous les coups durs qui se produisirent dans la région de Saint-Etienne pendant cette terrible période.

Au début donc, le Groupe Ange était un simple commando mais, ses effectifs s'étant considérablement étoffés, il devint une formation suffisamment importante pour constituer le maquis qui devait venir s'installer dans nos monts du Forez.

Non sans quelques réticences au départ, Antoine BOIRAYON consentit finalement à collaborer sans réserve avec les autres maquis, ceux de l'A.S. et les F.T.P. ses voisins. Sa participation à l'effort commun fut particulièrement précieuse car c'était un magnifique entraîneur d'hommes et, sous son commandement, ses gars étaient "gonflés à bloc". Par ailleurs sa formation, par sa filière anglaise, était pourvue d'un excellent armement.

Personnellement j'ai toujours eu de bonnes relations avec Antoine BOIRAYON à l'égard de qui d'ailleurs je ne pouvais m'empêcher d'éprouver une secrète admiration. Mais il faut bien avouer que, de caractère rugueux, les rapports avec lui étaient parfois difficiles. Au Groupe Ange il était efficacement secondé par RAIMOND, le sympathique ADO, fils d'un industriel stéphanois qui, lui, était d'un commerce plus aisé.

* * *

A Montbrison même ou dans les environs immédiats, mis à part quelques coups de main de portée limitée, mis à part quelques alertes çà et là, nos maquis des monts du Forez n'eurent guère l'occasion de guerroyer.

Une fois cependant, le 7 août 1944, ils durent faire face à une tentative plus sérieuse des forces de l'ordre de Vichy en vue de les anéantir ou tout au moins de les déloger. Cette offensive vichyste s'inscrivait dans le cadre d'un plan de répression anti-maquis élaboré sur l'ordre des Préfets BOUTEMY et FALLER (6) et dont l'exécution avait déjà provoqué, le 19 mars 1944, dans les monts du Lyonnais, à Montchal, l'attaque du maquis du Magat. Cette opération "du maintien de l'ordre" comme on disait alors s'était traduite par un sévère engagement et il y eut des victimes de part et d'autre. Pour sa part le maquis du Magat compta cinq morts.

Le père de Mme MAREY, André MAREY a été directeur d'école puis maire de la petite commune de Merle dans le canton de St-Bonnet-le-Château d'où le colonel MAREY était lui-même originaire.

- (5) L'Intelligence Corps était représenté en France occupée par le S.O.E. (Spécial Opération Executive) plus connu sous le nom de réseau Buckmaster, du nom de son commandant en chef, le colonel BUCKMASTER.

Le Groupe Ange appartenait donc aux Services secrets britanniques et ne relevait d'aucune autorité française.

- (6) Eugène FALLER, d'origine alsacienne, avait été sous-préfet de Montbrison avant de devenir, en qualité de secrétaire général de la Préfecture de la Loire, le collaborateur immédiat du préfet BOUTEMY. Lorsque ce dernier fut, en mai 1944, nommé Préfet de la région de Lyon, Eugène FALLER assura les fonctions de Préfet intérimaire de la Loire jusqu'à la Libération où il fut mis en disponibilité.

Il réussit cependant à passer au travers des mailles de l'épuration et poursuivit sous la IV^e puis sous la Ve République, une brillante carrière.

Préfet à titre définitif il appartint aux cabinets d'Antoine PINAY dans divers ministères notamment aux Finances. Il devint ensuite conseiller-maître puis président de section à la Cour des

Dans l'attaque des monts du Forez, le 7 août, le bilan fut, pour la Résistance tout au moins, beaucoup moins lourd, pourtant les F.T.P. perdirent un des leurs. Cependant les forces mises en oeuvre par les gens de Vichy étaient loin d'être négligeables et comprenaient notamment un important détachement de miliciens mais leur offensive n'en échoua pas moins et elles durent se retirer après avoir essuyé de lourdes pertes.

Sous le commandement de MAREY - aussitôt accouru avec sa carabine - les gens du maquis obligèrent en effet les vichystes à décrocher après un échange nourri de coups de feu. Ce fut l'occasion pour le lieutenant FERREOL d'inaugurer un magnifique bazooka dont son commando venait d'être doté et qui, entre autre, éventra gentiment un car de miliciens qui s'était approché d'un peu trop près. C'était la première fois qu'un tel engin apparaissait dans nos maquis. Il en fut d'ailleurs l'exemplaire unique. Prenant alors valeur de symbole, il devint l'objet d'une véritable vénération.

Pour en finir avec cet engagement, je ne puis encore m'empêcher de sourire en repensant à ces hommes d'une unité de gardes mobiles qui, intégrés aux forces de l'ordre de Vichy, avaient été placés en réserve sur la route de Bard. Certains d'entre nous les avaient - peut-être imprudemment - approchés d'assez près pour les observer commodément sans l'aide de jumelles et eux - très certainement - nous avaient également repérés mais ils feignaient ne pas nous avoir aperçus regardant avec la plus profonde perplexité l'extrémité de leurs brodequins. Visiblement la perspective d'avoir à en découdre avec ceux de leurs camarades qui, à la suite de MILLON, avaient rejoints le maquis de l'A.S. ne les inspirait guère. Subitement, obéissant à je ne sais quel ordre mystérieux, ils reformèrent précipitamment les rangs et abandonnèrent aussitôt les lieux. Sans aucun doute le bruit terrifiant du bazooka du lieutenant FERREOL leur avait fait grand peur... à moins qu'ils n'aient été mis en retraite par les éclatants coups de clairon du sergent-chef CELLARD saluant sur le mode majeur la grande victoire des braves petits gars des maquis du Forez.

Mais pour ceux-ci l'heure de plus rudes combats allait bientôt sonner. En effet, le succès du débarquement allié sur les côtes de Provence alors que le mois d'août tirait sur sa fin avait entraîné le départ des troupes d'occupation stationnées dans le sud de la France. Il s'agissait pour les Forces Françaises de l'Intérieur de leur couper la retraite.

C'est ainsi que, sous le commandement de MAREY, nos maquis du Forez furent engagés contre une forte colonne de soldats de la WEHRMACHT et de miliciens venant du Puy et ils furent assez heureux pour les intercepter à ESTIVAREILLES. Au cours de cet engagement, des soldats russes de l'armée VLASSOV, qui accompagnaient les Allemands se rallièrent aux forces F.F.I. et combattirent désormais à leurs côtés (7).

Comptes.. Il cumula alors les charges les plus importantes sur le plan financier : administrateur de plusieurs compagnies d'assurances, président de commissions des marchés de plusieurs ministères ainsi que du Commissariat à l'Energie Atomique, membre influent de la Commission de vérification des comptes des entreprises publiques... Il fut un représentant typique de ce que l'on appelle la "techno-structure" d'où - dans le système politico-économique qui est le nôtre - émane la réalité du Pouvoir.

(7) Le général soviétique André VLASSOV, communiste bon teint et de vieille souche puisque dans sa jeunesse il avait combattu dans les rangs de l'Armée rouge lors de la Révolution de 1917 avait été fait

Par ailleurs nos maquis furent également dépêchés dans la Vallée du Rhône en vue de harceler les troupes allemandes retraits sur Lyon.

C'est ainsi que le Groupe Ange combattit vaillamment à St-Michel-sur-Rhône où il subit des pertes sévères (9 morts).

De son côté la patrouille FERREOL - toujours à la pointe du combat - accrochait durement l'ennemi au sud de Lyon, au lieu-dit "Pont-Rompu". Au cours de cet accrochage Montbrison eut à déplorer la mort d'un de ses enfants, le soldat AUMEUNIER, l'un des gardiens de la paix du commissariat de police qui, avec Pierre SABATIER, avait rejoint à Roche, le maquis de l'A.S. (8).

* * *

Dans ces combats, nos maquis ne combattaient pas les mains nues. Si, au début, leur armement était assez sommaire, il devait s'améliorer rapidement par la suite. A ce propos je veux évoquer quelques opérations de camouflage et de parachutage d'armes qui eurent lieu dans les environs immédiats de Montbrison.

Peu après l'armistice je fus chargé - tout à fait officieusement d'ailleurs - par le commandant CHAPUIS, commandant du district militaire de Montbrison (9) du soin de repérer des emplacements susceptibles de camoufler du matériel militaire afin de le soustraire à la curiosité malsaine des Commissions d'armistice et autres organismes de contrôle allemands (10).

Je trouvai aisément l'endroit propice sur la commune d'Arthun, à Beauvoir, dans les vastes domaines du comte de NEUFBOURG (11). Ce matériel ainsi camouflé a une histoire. En novembre 1942, au moment de l'entrée des troupes allemandes en zone sud jusqu'alors non occupée, je me mis immédiatement en rapport avec le général SUFFREN, alors commandant de la Subdivision militaire de Saint-Etienne aux fins de savoir la destination qui devait être donnée aux armes camouflées à Beauvoir. Le général me répondit : "Il faut les détruire". Etant donné les circonstances c'était en effet la seule solution qui semblait convenir mais le comte de NEUFBOURG

prisonnier sur le front russe en 1942.

Il accepta alors de former avec des prisonniers de guerre soviétiques une unité militaire dite " Armée Vlassov" qui combattit aux côtés de la Wehrmacht, notamment sur le front ouest.

Au moment de la débâcle des armées allemandes la plupart des soldats de l'armée Vlassov se rallièrent aux forces alliées.

La guerre terminée, ce fut un ancien commissaire de Montbrison ALEXINSKY qui, en raison de ses origines russes (son père avait été député à la Douma sous le régime tsariste), fut chargé du regroupement des différents éléments de l'armée Vlassov qui se trouvaient alors dispersés sur le territoire français, en vue de leur rapatriement en Union Soviétique...où ils ne furent pas précisément accueillis avec des fleurs. Le général Vlassov, quant à lui, fut pendu haut et court.

- (8) Une stèle commémorative de cet engagement sur laquelle sont gravés les noms des victimes - dont celui d'AUMEUNIER - a été édiflée au carrefour de la route de Rive-de-Gier à Lyon dite "des montagnes russes" et de celle qui, à Givors, va rejoindre la Vallée du Rhône.
- (9) Sous le régime de Vichy - au début tout au moins - avait été mis en place une structure militaire qui "doublait" l'administration civile. C'est ainsi qu' à Montbrison, à la sous-préfecture correspondait un district militaire
- (10) Vraisemblablement le commandant CHAPUIS devait agir suivant les directives du général FRERE, à l'époque gouverneur militaire de LYON.
- Le général FRERE fut une des plus nobles figures de l'Armée française durant cette période. Après avoir commandé la VIIe Armée pendant la campagne de France en 1940, il créa, en 1942, l'O.R.A.

avait son idée là-dessus. Aussi, sitôt sorti de chez le général SUFFREN, je téléphonai au comte de NEUFBOURG, mais celui-ci ne put me répondre que par une lamentable quinte de toux. Sans doute était-il atteint d'un catarre particulièrement rebelle. Je me permis alors de donner au comte de NEUFBOURG le conseil suivant :

"-Vous me paraissez très enrhumé. Pourtant je sais que vous ne fumez pas et bien fumez, cela calmera votre toux.

-Vous pensez que je peux fumer ?

- Oui, oui, fumez, allez-y !"

C'était évidemment le signal convenu. Tout le matériel fut alors précipité dans les étangs qui parsèment le domaine de Beauvoir troublant la tranquillité des carpes importées de Hongrie dont, précisément, le comte de NEUFBOURG venait de repeupler ses étangs. Le comte de NEUFBOURG estimait que ce matériel convenablement emballé dans des caissons métalliques pouvait résister à une immersion prolongée.

Il résista effectivement car deux ans après, peu avant la Libération, l'heure en étant venue, je mis le commandant MAREY dans la confiance. Il dépêcha ses hommes qui se livrèrent à une véritable pêche miraculeuse. Le matériel était en bon état et fit, paraît-il, de l'excellente besogne.

* * *

Quant aux opérations de parachutage il y en a eu deux autour de Montbrison qui furent effectuées au cours de l'année 1942 par le groupe montbrisonnais du "Coq enchaîné".

Ils eurent lieu sur les terres de deux fermiers de la plaine du Forez, les frères MARNAT, le premier sur le territoire de la commune de Grézieux-le-Fromental et le second à Mornand, au lieu-dit "La Jarlette". Avec ce second parachutage devait malheureusement s'arrêter l'activité du Coq enchaîné à Montbrison.

A ce sujet je voudrais m'étendre un peu sur le "Coq Enchaîné" (12).

(Organisation de Résistance de l'Armée). En 1943, arrêté par les Allemands, il fut interné au camp du Struthof en Alsace où il devait mourir d'épuisement en juin 1944 alors que les forces alliées débarquaient en Normandie.

(11) Le château de Beauvoir du comte de NEUFBOURG devait devenir par la suite, tant par les personnalités qui s'y rencontrèrent que par les décisions qui y furent prises, un des lieux privilégiés de la Résistance dans notre département.

(12) Le "Coq enchaîné" avait été créé à Lyon en 1941 par le docteur Jean FOUSSERET, ancien conseiller municipal socialiste du Ve arrondissement, qui devait, par la suite, être déporté à Buchenwald.

Le Coq enchaîné groupait des hommes venant de divers horizons de la gauche non communiste. C'est ainsi que Louis PRADEL, radical-socialiste à l'époque, et qui, en 1957, devait succéder à Edouard HERRIOT à la mairie de Lyon, en était, avec FOUSSERET, l'un des fondateurs.

Refusant de s'intégrer dans les organisations ou réseaux de la France libre, le Coq enchaîné a toujours désiré garder son autonomie. En fait il était en étroite relation avec le réseau BUCKMASTER (Intelligence Service).

Le Coq enchaîné ne fut pas une organisation d'envergure nationale mais, essentiellement lyonnaise; sa zone d'influence n'excéda pas les départements du Rhône et de la Loire. A Saint-Etienne, POINTUT en était le principal animateur.

A Montbrison le groupe avait été fondé par Louis FOUILLERON, un Montbrisonnais d'origine qui, devenu professeur en Alsace, à Guebwiller pour être précis, s'était pendant la guerre replié dans sa ville natale. Son centre d'action se situait à la ferme de La Chaux exploitée à Grézieux-le-Fromental par Pierre MARNAT et son épouse - deux vaillants combattants de l'ombre.

Outre les personnes déjà citées, Louis FOUILLERON et les époux MARNAT, il comprenait également le frère de Pierre MARNAT, Antoine, fermier à Mornand, les frères CHAVE, Claude l'aîné et Louis, Marcel GALLAND, Pierre BORY de Sury-le-Comtal, enfin l'institutrice de Grézieux-le-Fromental Antonia LAFOND. En tout neuf personnes.

Le parachutage de La Jarlette effectué dans la nuit du 23 septembre 1942 devait leur être fatal car, sur dénonciation d'un commerçant de Mornand, les participants furent arrêtés par la gendarmerie. Après avoir été traînés devant les tribunaux d'exception de l'Etat français au service de l'occupant, ils furent dispersés chacun suivant de douloureux itinéraires dont je rappelle ci-dessous les principales étapes (13) :

- Louis FOUILLERON : interné aux camps de Saint-Paul-d'Eyjeaux et de Saint-Sulpice-la-Pointe.
- Antoine MARNAT,
Pierre BORY,
Louis CHAVE, : internés au camp de Saint-Paul-d'Eyjeaux puis détenus à la centrale d'EYSSE.
- Pierre MARNAT,
Claude CHAVE : internés au camp de Saint-Paul-d'Eyjeaux, détenus à la Centrale d'Eysse puis déportés au camp allemand de Dachau.
- Marcel GALLAND : interné aux camps de Saint-Paul-d'Eyjeaux et de Saint-Sulpice-la-Pointe puis déporté au camp allemand de Buchenwald.

Fort heureusement, tous nous revinrent sains et saufs à la Libération y compris nos trois rescapés des camps allemands qui, eux, vécurent les heures les plus éprouvantes.

Si l'on considère qu'à l'époque du parachutage de La Jarlette, Antonia LAFOND avait déjà été arrêtée, c'est bien le petit groupe du Coq enchaîné qui, à Montbrison, paya le plus lourd tribut à la cause de la Résistance.

* * *

Un autre parachutage eut également lieu dans la plaine du Forez, sur le territoire de la commune de Boisset-les-Montrond. Celui-ci fut effectué dans la nuit du 30 juillet 1942 par les soins du réseau SOL qui était animé par une équipe stéphanoise (14). Il ne s'agissait pas

(13) Sous le régime de Vichy, avec l'accentuation de la répression, l'espace carcéral devenait insuffisant. Aussi les autorités furent-elles amenées à aménager des camps destinés à recevoir des internés administratifs et aussi des condamnés qui avaient purgés leur peine dans des établissements pénitentiaires mais dont le gouvernement, les estimant politiquement dangereux, s'opposait à la libération.

La plupart de ces camps étaient installés dans le Massif Central tels ceux de Nexon, St-Paul-d'Eyjeaux ou St-Sulpice-la-Pointe.

Le régime de ces camps gardés par des G.M.R. (Groupes Mobiles de Réserve) n'avait certes rien de comparable avec celui des camps

cette fois de récupérer des containers bourrés d'armes et de munitions mais de réceptionner du matériel radio et d'accueillir trois agents secrets.

Cependant ce parachutage tourna lui aussi fort mal. Un des agents parachutés - un ressortissant canadien - se recevant mal sur le terrain se brisa la colonne vertébrale. En la circonstance, alerté en pleine nuit, le curé de Boisset-les-Montrond, l'abbé Louis CLOUYE (15) fut admirable. Il accepta de prendre le blessé en charge et celui-ci ayant expiré il le fit transporter et inhumer à Montbrison où, au cimetière, des mains pieuses ne cessèrent, jusqu'à la Libération, de déposer sur sa tombe les fleurs du souvenir.

Ainsi à Montbrison, comme partout ailleurs en France, dans la clandestinité, des hommes de bonne volonté oeuvraient sans relâche à la Libération du territoire national.

Mais il n'y avait pas seulement ceux qui étaient aux maquis, ceux qui travaillaient en liaison avec les maquis, ceux qui réceptionnaient les parachutages, camouflaient des armes ou hébergeaient sous leur toit d'autres résistants en péril. Il y avait également les responsables des Syndicats ouvriers qui dans les usines et sur les chantiers entretenaient la combativité des travailleurs non seulement par la défense de leurs revendications professionnelles ou pour l'amélioration des conditions de ravitaillement mais aussi - mais surtout - pour la lutte contre l'occupant et le régime de Vichy au service de l'occupant car tous ces militants syndicalistes étaient aussi des combattants de la Liberté.

Il y avait notamment, pour ne citer que les principaux, ROLLE et WILM pour la C.F.T.C., Aimé AVIGNANT, Antoine LAFOND, le frère de l'institutrice de Grézieux-le-Fromental, Benoît VILLARD et Louis CLAVELLOU pour la C.G.T. Louis CLAVELLOUX surtout qui, secrétaire de l'Union Locale clandestine de la C.G.T., fut un résistant magnifique et combien modeste.

de déportation allemands de sinistre mémoire. Cependant, l'internement dans ces camps devait être fatal à beaucoup de résistants qui, de là, furent transférés en Allemagne, les autorités de Vichy, par complicité ou par simple carence, n'ayant rien fait pour empêcher leur déportation.

- (14) Le réseau S.O.L. appartenait au B.C.R.A. (Bureau Central de Renseignements et d'Action) c'est-à-dire aux Services secrets du gouvernement de la France libre dont les directeurs furent successivement Jacques SOUSTELLE puis André DEWAVRIN, alias colonel PASSY.

Il avait été créé à Saint-Etienne par Léon NAUTIN qui, en 1940, avait été le chef de cabinet du préfet LABAN.

Léon NAUTIN était président d'un club sportif stéphanois dénommé le "Coquelicot" aussi beaucoup de membres du réseau SOL venaient de cette association.

Début 1944 Léon NAUTIN se trouvant en mission dans le Sud-Ouest de la France fut arrêté à Bordeaux par les Allemands (Gestapo ou Abwehr) mais avant d'être interrogé, il eut le temps d'avaler la pilule de cyanure que tout responsable d'une organisation de résistance se devait d'avoir sur soi... au cas où ...

Son frère, Pierre NAUTIN, qui partageait son activité dans la Résistance fut, à la Libération, nommé secrétaire général de la préfecture de la Loire. Il avait épousé une Montbrisonnaise.

- (15) Avant d'être curé à Boisset-les-Montrond, l'abbé Louis CLOUYE exerça son ministère à Montbrison où il fut vicaire de la paroisse Saint-Pierre et aumônier de la prison (supprimée depuis).

Depourvu d'éloquence il n'en était pas moins écouté de tous et s'imposait à tous tant par sa simplicité que par sa sincérité. Peut-être parce qu'il n'arrivait pas à s'exprimer aussi bien qu'il l'aurait souhaité il piquait parfois de sombres colères. Un jour, au moment de la Libération, ayant été appelé à présider une réunion quelque peu houleuse je m'écriai "la parole est à CLAVELLOUX pour un bon coup de gueule dont il a le secret". Aussitôt désarmé il me répondit en riant : "Avec vous je n'arriverai pas à me mettre en colère".

Puisque j'évoque les combats menés par les travailleurs de Montbrison, je ne puis passer sous silence la journée du 22 juin 1944 où, face aux difficultés de ravitaillement sans cesse accrues, une foule nombreuse manifesta dans les rues de la ville à l'appel des syndicats ouvriers et se porta vers la sous-préfecture.

Le sous-préfet de l'époque, Pierre AUBERT (16), décontenancé par l'ampleur de cette démonstration populaire, se retrancha dans ses appartements refusant obstinément de prendre contact avec les manifestants. Comme les choses menaçaient de tourner à l'aigre, le commissaire de police Pierre SABATIER - qui comme je l'ai dit plus haut était un des nôtres - prit l'affaire en mains. Persuadant le sous-préfet AUBERT de changer d'attitude, il obtint de lui qu'il reçût une délégation conduite par Antoine LAFOND. Il fut ainsi contraint d'écouter les doléances des syndicats et de promettre des déblocages de farine et autres denrées devant améliorer l'approvisionnement des Montbrisonnais. Je ne sais si ces promesses furent intégralement tenues mais les syndicats ouvriers - et avec eux la Résistance toute entière - avait ce jour-là administré la preuve de leur influence auprès de la population.

* * *

Cependant tout laissait prévoir que la Libération approchait à grands pas. Aussi fallait-il songer à mettre en place de nouvelles structures administratives pour le jour - tant désiré - où, avec le départ des Allemands, prendrait fin le régime de Vichy.

A défaut d'un comité de Libération que le fractionnement de la Résistance ne permettait pas de constituer pour l'ensemble de l'arrondissement, un comité cantonal de Libération se forma à Montbrison. Il fut présidé par Jules BERNARD, le père tranquille de la Résistance. Parmi ses membres BONCHE, directeur de la caisse locale de Crédit Agricole et des syndicalistes WILM pour la C.F.T.C. et, bien sûr Louis CLAVELLOUX pour la C.G.T.

L'une des premières tâches de ce comité fut de former un nouveau conseil municipal à Montbrison, afin de remplacer celui qui avait été nommé par le gouvernement de Vichy et qui, de ce fait, se trouvait dis-sous de plein droit.

(16) Pierre AUBERT fut le dernier sous-préfet de Montbrison en poste sous le régime de Vichy.

Il connaissait d'ailleurs fort bien Montbrison car, avant guerre, son père y avait exercé les fonctions de procureur de la République.

Il fut destitué à la Libération et poursuivi, non pour avoir exercé des fonctions d'autorité sous le régime de Vichy, mais soupçonné d'avoir appartenu au R.N.P. (Rassemblement National Populaire) de Marcel DEAT, ou tout au moins, d'avoir eu, en zone occupée, des contacts étroits avec cette organisation ultra-collaborationniste, une information avait été ouverte à son encontre.

Depuis la mort en 1943 du notaire Jean GAURAND qui fut député sous la III^e République, le maire de Montbrison était le très digne Docteur Jean VIAL mais, en fait, les fonctions de maire étaient exercées par son premier adjoint, André SIMON (17).

André SIMON était un administrateur remarquable. Ses sentiments intimes étaient profondément anti-allemands - et il ne les cachait d'ailleurs pas. Cependant, désirant rester fidèle à certains principes politiques, il manifesta jusqu'au bout son loyalisme "à l'égard du Maréchal" comme on disait alors. Il fit néanmoins tout son possible pour ménager la transition au cours de cette période particulièrement critique.

Choisir le maire de Montbrison n'était pas chose aisée car il fallait tenir compte de différents facteurs, en particulier du caractère socio-professionnel de la population où, à l'époque, dominait la petite bourgeoisie commerçante et les professions libérales, on dirait aujourd'hui le secteur tertiaire.

Jules BERNARD, en sa qualité de Président du Comité cantonal de Libération, aurait certes pu faire un excellent maire. Son caractère paisible, son affabilité correspondaient par ailleurs tout à fait à ce que pouvait souhaiter les Montbrisonnais dans leur ensemble, en résumé une excellente image de marque. Toutefois les fonctions de maire étaient incompatibles avec celles de receveur municipal qu'il exerçait déjà. Je doute fort d'ailleurs, connaissant son extrême modestie, qu'il eût accepté de gaieté de cœur.

En fait, je trouvais en la personne de Victor PATAY l'homme qui convenait parfaitement à la situation. Professeur au Collège moderne et technique (c'était la dénomination d'alors de notre actuel C.E.S.) pendant de longues années, il était fort connu à Montbrison où il était unanimement estimé pour sa bonté et sa serviabilité. Mais j'eus beaucoup de mal à le convaincre d'accepter.

Ma proposition fut d'emblée entérinée par le Comité de Libération et, une fois réglée la question du choix du maire, il fut décidé que BONCHE, membre du Comité, deviendrait son premier adjoint. Dès lors la formation du nouveau conseil municipal ne devait plus soulever de problème (18).

Par ailleurs à Roche, le sympathique BREUIL, l'ami des maquis de l'A.S. devenait maire de la commune (19).

* * *

Beaucoup de vieux Montbrisonnais ont sans doute vécu ou tout au moins entendu parler autour d'eux des événements que je viens d'évoquer au cours de ce survol rapide de toute une époque qui semble maintenant bien lointaine. Ils ont peut-être connu ou entendu parler de personnes qui - de près ou de loin - ont été mêlées à ces événements.

Alors que l'instruction suivait son cours auprès du Tribunal militaire de la Loire présidé par le commandant SACCARDI quelle ne fut pas la stupéfaction des membres du Tribunal - ainsi d'ailleurs que du Comité de Libération de Montbrison - en apprenant que Pierre AUBERT venait d'être nommé par un ministre socialiste du Gouvernement provisoire de la République (en réalité bien sûr par les bureaux omnipotents du ministère de l'intérieur)...Préfet du département de l'Yonne.

Louis FOUILLERON qui dirigeait à Montbrison l'antenne du Tribunal militaire de la Loire fut immédiatement dépêché à Paris et put obtenir que la nomination de Pierre AUBERT soit rapportée.

Cependant quelques mois après - les choses ayant évoluées - Pierre AUBERT put être nommé - cette fois-ci sans problème -, secrétaire général de la Préfecture de police de Paris, avec rang de Préfet. Quant au Tribunal militaire de la Loire il avait été supprimé depuis longtemps...

Mais sur ce qui s'est passé à Montbrison sous le régime de Vichy au sujet des luttes menées par la Résistance contre ce régime et contre l'occupant allemand je n'ai certainement pas tout relaté - tant s'en faut.

Dans ces quelques pages, je n'ai fait que rassembler - d'une façon peut-être un peu décousue - quelques souvenirs sur certains faits dont j'ai pu être le témoin, sur d'autres aussi que j'ai personnellement ressentis bien que s'étant déroulés en dehors de ma présence.

Au demeurant ceci n'est - et ne peut être - qu'un simple récit car je n'ai aucunement la prétention d'avoir fait oeuvre de chroniqueur encore moins d'historien. D'ailleurs une histoire exhaustive de la Résistance à Montbrison et dans le Montbrisonnais reste à faire. Je crains fort, malheureusement, que cela ne le soit jamais. Les pièces d'archives sont rares, voire rarissimes (20) et les hommes et les femmes qui pendant cette dure période furent appelés à jouer un rôle dans nos combats disparaissent avec le temps qui inexorablement s'écoule.

- (17) Précurseur à Montbrison de l'aviation de tourisme André SIMON devait trouver la mort au cours d'un accident d'avion sur le terrain de Feurs.
- (18) Le nouveau Conseil municipal de Montbrison fut installé le 23 août 1944 (voir en annexe le procès-verbal d'installation).
- (19) Parmi les autres maires qui furent désignés à la Libération dans l'arrondissement de Montbrison il faut retenir pour Sury-le-Comtal le nom de MARCHAND qui, pendant l'occupation fut le responsable du réseau NAP (Noyautage des Administrations publiques).
A Feurs Antoine DRIVET qui fut sénateur sous le III^e République retrouva son siège de maire d'où les gens de Vichy l'avaient chassé. En effet, lors de la fameuse séance de l'Assemblée Nationale du 10 juillet 1940, il n'avait pas voté la délégation du pouvoir constituant au Maréchal PETAIN.
Succédant à l'industriel Max FLECHET, Armand BAZIN devint maire de Chazelles-sur-Lyon. Il l'est encore.
- (20) En dehors du matériel de propagande on écrivait fort peu dans la Résistance. Il était en effet recommandé d'écrire le moins possible. C'est ainsi qu'un bon agent de liaison se devait de délivrer oralement son message.

De plus à la moindre alarme - et c'était fréquent - les résistants devaient détruire tous les papiers qu'ils étaient susceptibles de posséder par devers eux. Ainsi a disparu ce qui aurait pu être une précieuse source de documentation.

ANNEXE

(P.V. de l'installation du Conseil municipal)

Séance du 23 août 1944

Le vingt-trois août mil neuf cent quarante-quatre à dix-huit heures trente minutes, le Conseil municipal s'est réuni en session extraordinaire sous la présidence de M. Gidon Sous-Préfet de Montbrison pour procéder à l'installation de l'assemblée municipale nommée par décision du Comité local de libération.

Etaient présents : Messieurs Patay, Bonche, Gonnard, Claveloux, Andie, Leyre, Wilm, Ménard, Couchet, Thierry, Aubet, Huguet, Dumas, Favard et Tétré.

Monsieur le Sous-Préfet ouvre la séance et prononce quelques mots au nouveau Conseil municipal et à la population montbrisonnaise assemblée place de l'Hôtel de Ville.

Pour certains d'ailleurs - et souvent parmi les meilleurs - les fruits de la Résistance ont été amers et ils préfèrent se réfugier dans le silence - parfois un silence hautain.

Mais à tous ces hommes, à toutes ces femmes qui, - à des titres divers - ont participé à la lutte pour la Liberté, à ceux ou à celles dont les noms figurent dans ce récit, à ceux ou à celles que j'ai pu oublier, à ceux ou à celles que je n'ai pas connus, à tous et à toutes, quelles que fussent leurs origines, leurs opinions ou leurs croyances, ils ont été - elles ont été - et le resteront à jamais mes chers Camarades de la Résistance.

Lucien GIDON

Au nom du Gouvernement provisoire de la République et au nom du Comité départemental de Libération M. le Sous-Préfet demande au Conseil municipal de prendre possession des Services publics de la ville. Il est ensuite donné lecture du procès-verbal de la séance du Comité local qui s'est réuni dans l'après-midi et au cours de laquelle ont été désignés les Conseillers municipaux de la ville de Montbrison.

Monsieur le Sous-Préfet cède ensuite la présidence à M. Patay doyen d'âge du Conseil municipal.

Monsieur Patay fait appel au calme des Montbrisonnais et leur demande d'aider le Conseil dans sa lourde tâche et insiste pour que cette période transitoire se déroule dans le calme et termine par ces mots "Au travail pour la libération définitive du Pays, vive la France, vive la République".

La population massée en foule place de l'Hôtel de ville entonne ensuite la Marseillaise puis M. le Sous-Préfet installe le Conseil Municipal dans ses fonctions.

Au scrutin secret il est ensuite procédé à la nomination du maire et des trois adjoints.

Election du maire

Nombre de votants 15

Suffrages exprimés 14

Majorité absolue 8

Bulletin blanc 1

Monsieur Patay professeur au Collège Moderne et Technique obtient 14 voix, est élu maire de Montbrison.

Nomination des adjoints.

Nombre de votants 15

Suffrages exprimés 14

Majorité absolue 8

Ont obtenu :

M. Bonche, 1er adjoint 13 voix

Gonnard, 2e adjoint 12 voix

Clavelloux, 3e adjoint 11 voix

Couchet 3 "

Huguet 2 "

Minard 1 "

Dumas 1 "

Messieurs Bonche, Gonnard et Clavelloux ayant obtenu la majorité absolue au premier tour de scrutin sont proclamés adjoints au maire de la ville de Montbrison.

mmmm



Construction contestée du barrage de Villerest, pollution de la retenue de Grangent, crue tragique du 21 septembre 1980... La Loire défraie la chronique. Fleuve capricieux, coléreux à l'occasion, mais fleuve actif, la Loire a connu l'épopée héroïque des bateliers.

Depuis la plus haute antiquité, la Loire a été un élément favorable aux échanges et aux communications. D'ailleurs une des routes de l'étain, reliant les bassins océanique et méditerranéen, passait vraisemblablement par la région forézienne en utilisant la Loire et le Rhône.

Entre 1572 et 1580, la Corporation des gens de commerce émit l'idée de rendre la Loire navigable dans son cours supérieur entre Saint-Victor et Roanne principalement. Des bateaux circulaient alors sur la Loire. En effet, les registres paroissiaux de Saint-Rambert font état de plusieurs familles de charpentiers en bateaux aux XVI^e et XVII^e siècles. Il faut cependant attendre le début du XVIII^e siècle pour que des travaux soient entrepris pour améliorer la navigation sur le fleuve.

Le bassin de Saint-Etienne produisait alors de plus en plus de houille qu'il paraissait pratique d'exporter par voie d'eau. La Compagnie Lagardette, réalisant un projet cher à Jacques Coeur et datant du X^e siècle, rendit la Loire navigable de Saint-Rambert à Roanne en faisant sauter à la poudre les roches encombrant le lit du fleuve, ce qui d'ailleurs provoqua, à la première crue, des inondations catastrophiques pour Roanne. De plus, par un arrêt du Conseil, en date du 23 mai 1702, la Compagnie fut autorisée à exploiter le charbon de terre dans les environs de Rochela-Molière. L'aventure batelière de la Loire était née, liée à l'exploitation du charbon du bassin stéphanois; elle devait durer quelque 150 ans.

LES RAMBERTES

En même temps que la Loire devenait plus navigable, les chantiers de construction navale prennent de l'importance à Saint-Rambert. Des charpentiers en bateaux, les barquaires, s'installent dans le quartier du Guéret qu'on appellera plus tard les Barques et construisent des bateaux à fond plat dénommés indifféremment *saint-rambertes*, *sapines*, *salambertes*, *salambardes* ou tout simplement *rambertes*. C'est sous ce dernier vocable que les longues barques à charbon sont entrées dans l'histoire.

Pour transporter le charbon d'Andrézieux à Roanne, il fallait des bateaux étroits, longs et surtout très souples. Les rambertes avaient 25 à 27 m de long, dont 23 de fond plat, sans quille pour éviter l'ensablement; la largeur au centre était de 4 m, la hauteur variait de 1,10 m au milieu à 1,60 m aux extrémités. La proue relevée et la poupe verticale et carrée offraient le maximum de prise au courant et en recevaient le maximum d'entraînement. La construction était artisanale et mobilisait toute la famille. Les hommes allaient choisir et abattre les sapins du Pilat ou les pins des Monts du Forez jusque vers Usson. Les troncs transportés par des chars à boeufs ou à chevaux, étaient débités en planches de deux pouces par les scieurs de long qui avaient installé leur chevalet au bord de la Loire. Certains bateliers préféraient le sapin qu'ils jugeaient



plus souple et mieux adapté aux torsions que faisaient subir aux barques les fonds rocheux. Les femmes et les enfants cueillaient la mousse qui, une fois filée, servait au calfatage des bateaux. Chaque ramberte pouvait transporter 15 à 36 tonnes de charbon.

LES BATELIERS

Les bateliers étaient des hommes musclés et solides car leur métier était rude. Téméraires, volontiers "casse-cou", ils devaient, à chaque descente, se mesurer avec la Loire qui ne faisait pas de cadeau. Chaque année, les accidents mortels décimaient la corporation. Saint Nicolas avait fort à faire pour protéger les bateliers qui l'avaient choisi comme patron.

Les bateliers portaient une blouse bleue qui s'arrêtait à la taille pour ne pas gêner les mouvements, un pantalon en droguet bleu (une toile grossière tissée en laine et coton). Ils étaient coiffés d'un foulard rouge ou d'un chapeau noir aux larges bords servant à la fois de parapluie et d'ombrelle selon le temps. Une ceinture de flanelle, rouge aussi, entourait la taille. Les oreilles étaient souvent ornées d'un ou deux anneaux d'or. Sur le bateau, les hommes marchaient pieds nus; à terre, ils étaient chaussés de sabots de bois ou de galoches en cuir à semelle de bois. Un harnais de cuir croisé sur la poitrine et portant en son centre un support métallique permettait au batelier de pousser sans risque sur la perche ferrée.

UNE RUDE AVENTURE

Apparemment calme entre Saint-Rambert et Feurs, la Loire devient tourmentée à partir de Balbigny. Après avoir évité l'enlisement dans les sables et les gravières de la plaine, il fallait repérer les rochers déplacés par les crues et franchir les passages difficiles de Pinay, de la Vourdiat et du Saut du Perron. Chaque passage du Perron était traditionnellement marqué par un ruban supplémentaire au chapeau. Il fallait savoir manier les lourdes perches ferrées en appui sur l'arronsoir cranté de la coque pour freiner le bateau et le faire virer au moment voulu. L'énorme gouvernail, la piautre, nécessitait deux ou trois hommes pour sa manoeuvre. Les rambertes, généralement couplées et décalées de quelques mètres, descendaient la Loire à la faveur des crues naissantes ou au moment de la décrue. La navigation ne pouvait se faire qu'une centaine de jours par an. Le chômage était fréquent dans la corporation des bateliers qui étaient tributaires de la montée des eaux; en attendant, ils chargeaient la houille sur les barques qui reposaient sur le sable de la rive jusqu'au moment où la crue assurait elle-même la mise à l'eau. L'équipage formé au départ de deux bateliers était doublé à Balbigny car le parcours devenait plus difficile en aval. Parties de la Noierie, à l'embouchure de l'Ondaine, de Saint-Just, de Saint-Rambert ou d'Andrézieux (surtout après la construction du premier chemin de fer Saint-Etienne-Andrézieux, en 1827), les rambertes gagnaient Roanne. Là, le régime moins capricieux du fleuve permettait d'augmenter la charge des bateaux. Le charbon de trois rambertes était réparti entre deux qui continuaient leur voyage vers Orléans, Paris ou Nantes; là, tout était vendu, le charbon du chargement et le bois du bateau. Aucune ramberte ne remontait la Loire. Le bateau vide était parfois dirigé sur le Canal du Centre pour servir à l'acheminement du charbon des mines de Blanzay vers la capitale. A partir de 1834, la cargaison des rambertes était complétée à Roanne par la houille venant de Saint-Etienne par voie ferrée.

A partir de Roanne, les rambertes étaient confiées aux mariniers, une corporation différente de celle des bateliers. Ceux-ci regagnaient Saint-Rambert à pied en suivant le chemin de halage (d'ailleurs improprement dénommé ainsi), portant les perches ferrées, les cordages, l'ancre et le coffre contenant les effets personnels. Ils empruntaient parfois une voiture à cheval.

Au début du XIXe siècle, des bateaux semblables aux rambertes, mais aux dimensions plus modestes et de fabrication plus grossière, étaient construits à Aurec, Bas-en-Basset et Retournac d'où ils partaient, à vide, pour la Noierie ou Saint-Just-sur-Loire.

LE DECLIN

Tant que les voies ferrées restèrent à l'état embryonnaire, la navigation sur la Loire fut prospère. Vers 1835, 2 à 3 000 rambertes descendaient la Loire chaque année. L'année 1840 fut particulièrement favorable avec 5 482 rambertes ayant circulé de La Noierie à Roanne. Mais, le prix de revient des bateaux augmentait sans cesse, à cause des salaires mais surtout à cause du bois. Il fallait, en effet, aller chercher de plus en plus loin le bois d'oeuvre, le déboisement local ayant été accentué par les énormes besoins en bois des mines du bassin stéphanois. Un rude coup fut porté en 1847 par l'ouverture de la voie ferrée Saint-Etienne-Montrambert. Le charbon de l'Ondaine pouvait alors être transporté directement à Roanne par le train qui ignorait les interruptions du trafic dues aux périodes d'étiage. La navigation sur la Loire déclina régulièrement. On pense que les dernières rambertes quittèrent Andrézieux vers 1875.

Aidé par les caprices de la Loire, le chemin de fer avait eu raison de la batellerie. Cependant, le souvenir des bateliers de la Loire revit encore dans les joutes nautiques qui se déroulent à Saint-Just-Saint-Rambert. Ce sport spectaculaire était, il y a déjà près de deux siècles, la spécialité des bateliers.

Louis DREVET



Ce texte a été rédigé à partir des documents suivants :

- *Les gorges de la Loire par Jean Canard.*
- *La marine de la Loire de Paul Chaussard (éditions Horvath)*
- *Les articles de Bernard Zellmeyer et de Félicien Terrier parus dans la presse locale le 14-11-1976 et le 2-7-1977.*
- *Le témoignage de Mme Perrin-Olivier, de Saint-Just-Saint-Rambert, petite-fille et arrière-petite-fille de batelier.*

SSS

Voici le mouvement du port (de Saint-Rambert) à partir de 1705, époque de la fondation de la Compagnie Lagardette, jusqu'à la création du chemin de fer de Saint-Etienne à Roanne.

De 1705 à 1710, 25 bateaux en moyenne par an partirent de Saint-Rambert; ils jaugeaient 385 tonnes.

1710-1715	40	bateaux	jaugeant	620	tonnes
1715-1720	87	"	"	1 345	"
1725-1730	317	"	"	4 900	"
1730-1735	363	"	"	5 625	"
1735-1740	405	"	"	6 275	"
1745-1750	638	"	"	9 890	"
1750-1760	870	"	"	12 480	"
1764	971	"	"	15 000	"
1765	997	"	"	15 450	"
1765-1770	902	"	"	13 980	"
1770-1775	1 015	"	"	15 730	"
1775-1780	1 110	"	"	17 200	"
1782	1 174	"	"	18 200	"
1783	1 450	"	"	22 400	"
1784	1 240	"	"	19 200	"
1785	1 050	"	"	16 200	"
1786	1 030	"	"	15 900	"
1790	1 100	"	"	17 000	"
1793	1 200	"	"	18 600	"
1802	1 710	"	"	25 700	"
1808	1 840	"	"	27 750	"
1812	2 860	"	"	43 000	"
1815	2 660	"	"	40 000	"

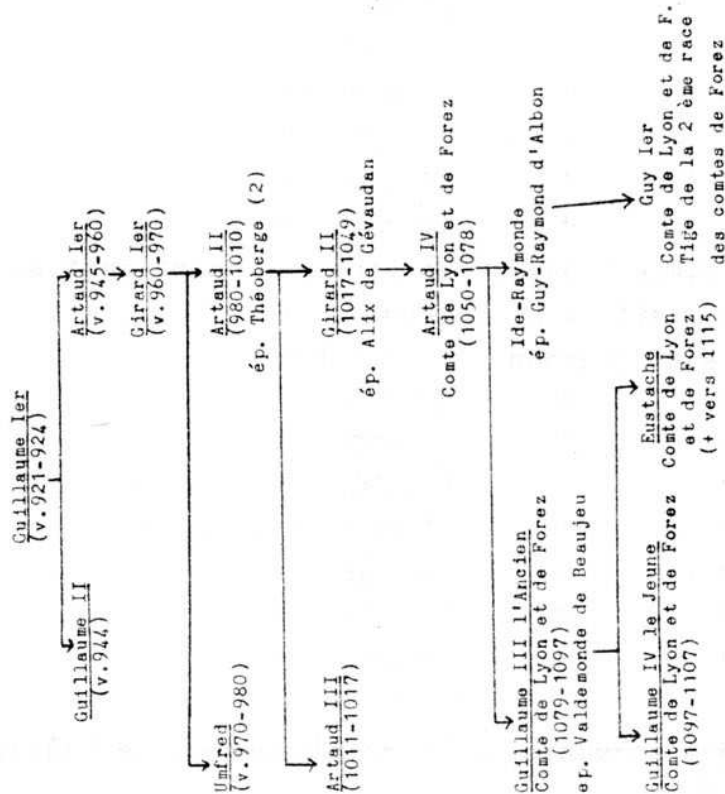
Nombre de bateaux sortaient aussi des ports de Saint-Just et d'Andrézieux; la charge moyenne était de 25 tonnes.

1820	2 400	bateaux	jaugeant	60 000	tonnes
1822	3 500	"	"	87 500	"
1825	2 100	"	"	52 500	"
1826	2 400	"	"	60 000	"
1827	2 280	"	"	57 000	"
1828	2 510	"	"	63 000	"
1830	2 740	"	"	68 500	"
1831	2 120	"	"	53 000	"

TABEAU I

PREMIERE RACE DES COMTES DE FOREZ :

LES COMTES DE LYON (1)

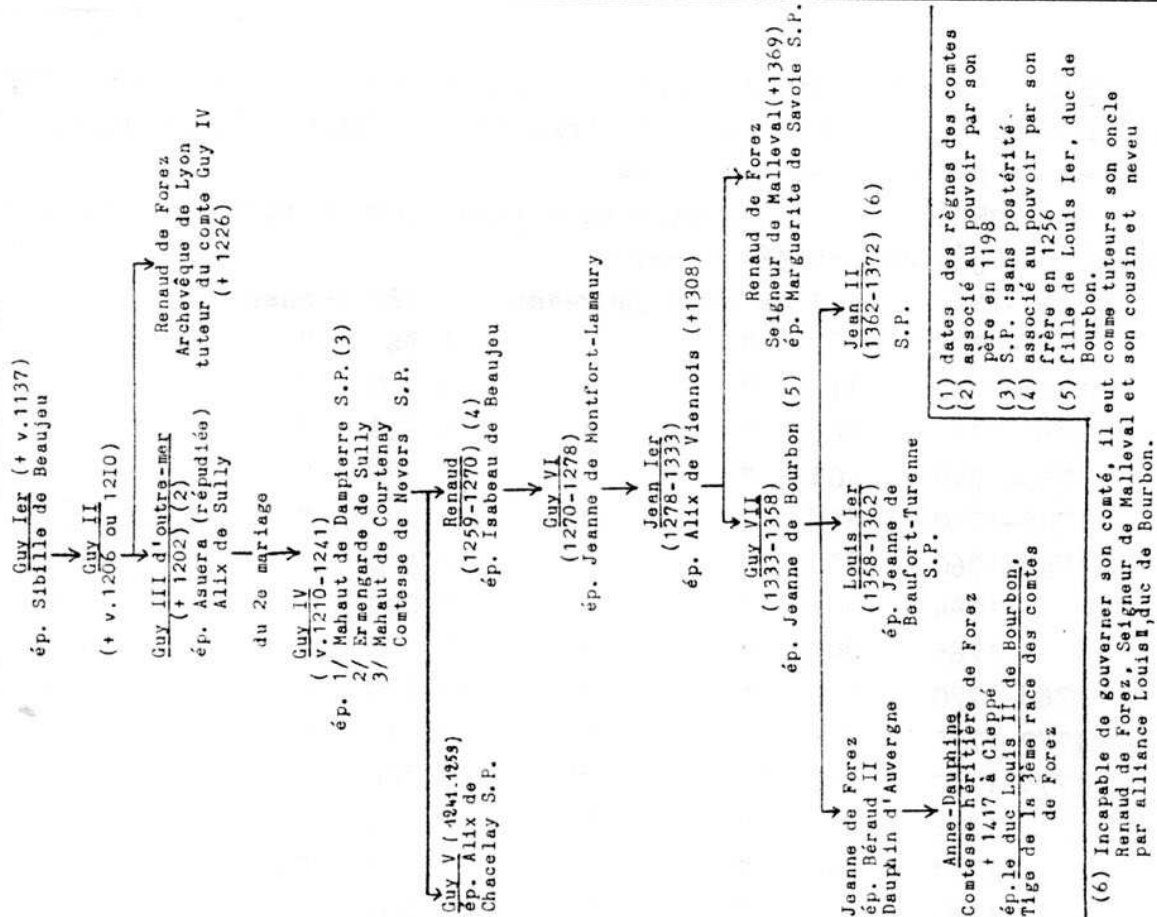


(1) les dates indiquées sont celles du règne de chaque comte.
 (2) Théoberge, veuve d'Artaud II se remaria à Ponce de Gévaudan qui porta quelque temps le titre de comte.

SS

TABEAU II

DEUXIEME RACE DES COMTES DE FOREZ (1)



(1) dates des règnes des comtes
 (2) associé au pouvoir par son père en 1198
 (3) S.P. : sans postérité.
 (4) associé au pouvoir par son frère en 1256
 (5) fille de Louis Ier, duc de Bourbon.
 (6) Incapable de gouverner son comté, il eut comme tuteurs son oncle Renaud de Forez, Seigneur de Malleval et son cousin et neveu par alliance Louis I, duc de Bourbon.

GENEALOGIE DES COMTES DE FOREZ

Les Foréziens connaissent souvent mal l'histoire de leur province. Pourtant le Forez fut pendant plusieurs siècles distinct du royaume de France. A la tête du comté, trente titulaires se succédèrent, que l'on rassemble traditionnellement en trois "races". Leur histoire a été tentée par plusieurs historiens : ainsi, parmi les plus anciens, Jean-Marie de la Mure, chanoine de l'église collégiale Notre-Dame de Montbrison et Auguste Bernard (1811-1865), érudit forézien issu d'une famille d'imprimeurs montbrisonnais. Au XXe s., la publication des Chartes du Forez, par Georges Guichard, le comte de Neufbourg, Marguerite Gonon et Edouard Perroy a fourni aux historiens un extraordinaire ensemble de documents de première main pour l'étude du comté de Forez. Les travaux de Marguerite Gonon sur les testaments foréziens, d'Etienne Fournial sur les villes et l'économie d'échanges aux XIIIe et XIVe siècles, d'Edouard Perroy sur les familles nobles au XIIIe ont permis d'approfondir notre connaissance du Forez médiéval.

Notre ambition est ici beaucoup plus modeste : il s'agit de présenter aux lecteurs de Village de Forez quelles furent les trois "races" qui ont gouverné le Forez, quels furent les comtes de Forez. Nous avons dressé quatre tableaux généalogiques :

- Trois correspondent à chacune des trois "races" comtales (I, II et IV). On constatera, d'ailleurs, qu'il s'agit d'une même et unique famille. Mais le comté passa, à deux reprises, par les femmes, d'une dynastie à une autre.

- Un autre tableau (tableau III) a pour but de montrer les liens familiaux existant entre la 3ème race des comtes de Forez et la famille royale de France, plus précisément l'ascendance et parenté royales de Louis II, duc de Bourbon, tige de cette 3ème race.

En regard de ces tableaux, quelques indications permettent au lecteur de faire le lien entre la généalogie et l'histoire.

Le Forez fit d'abord partie intégrante du comté de Lyon. Le premier des comtes de Lyon dont nous connaissons le nom est Guillaume Ier, cité en 921 (1). Un conflit de deux siècles (Xe-XIIIe) opposa ces comtes et l'Eglise de Lyon qui leur disputait le pouvoir temporel. C'est Artaud IV qui fut le premier, vers 1078, à être qualifié de comte de Forez. Cette première race des comtes de Lyon et de Forez s'éteignit, en ligne masculine, avec les deux fils de Guillaume III l'Ancien, Guillaume IV le Jeune et Eustache (+ vers 1115) qui ne laissèrent pas de postérité (voir tableau I).

Le comté de Forez échut alors à leur cousin germain, Guy Ier, petit-fils, par sa mère, d'Artaud IV (2). Guy Ier fut la tige des comtes de la seconde race, la seule qui ait véritablement régné sur le seul Forez (voir tableau II)

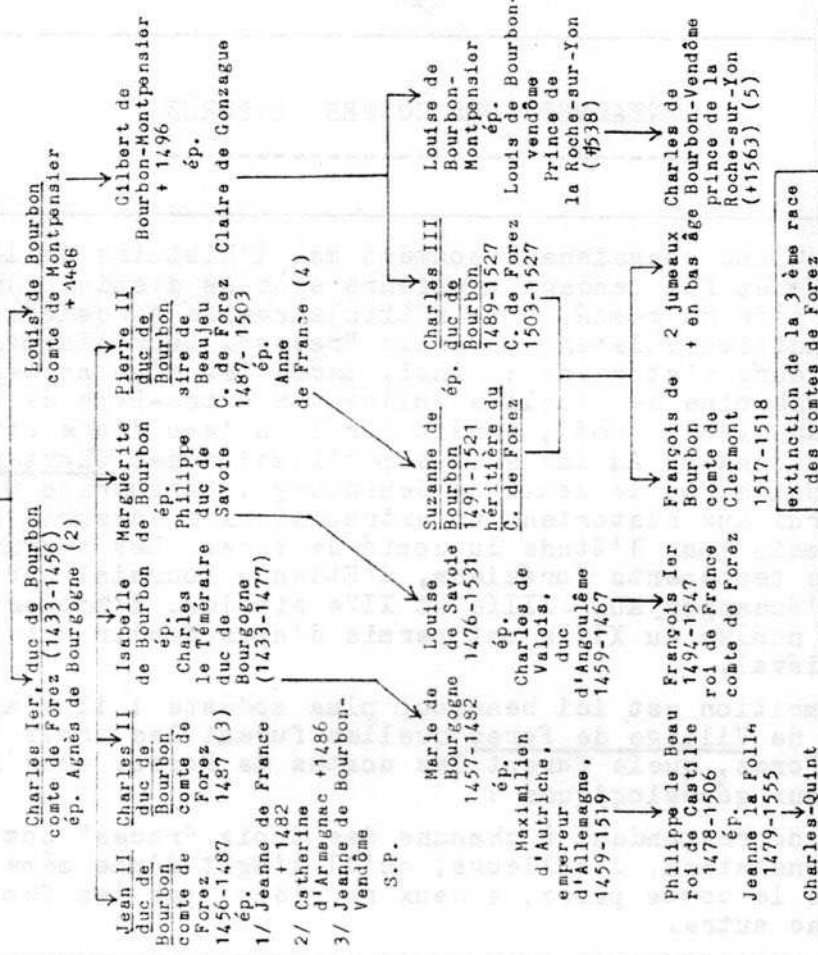
(1) Cart. de Savigny t.I, p.16 - Cité par J.E.Dufour : Introduction au dictionnaire topographique du Forez.

(2) Filiation discutée dans l'article du Dr Frachette : Sur les origines de la dernière famille des comtes de Forez - Bulletin d'Histoire Régionale, n° 1, p.61-64 (Saint-Etienne, 1977).

TROISIEME RACE DES COMTES DE FOREZ

LES DUCS DE BOURBON

Louis II, duc de Bourbon comte de Forez (1372-1410) (1)
Anne-Dauphine comtesse héritière de Forez
Jean Ier, duc de Bourbon comte de Forez (1410-1433)
Marie de Berry



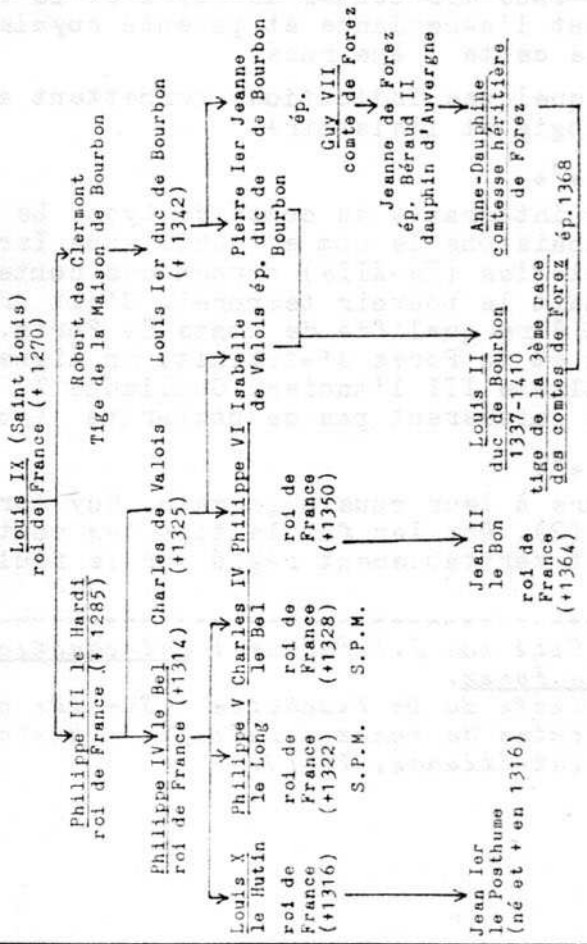
(1) les dates indiquées sont celles des règnes des comtes de Forez.
(2) fille de Jean sans Peur, duc de Bourgogne.
(3) Archevêque de Lyon, devint duc de Bourbon et comte de Forez en 1487 puis céda ses droits à son frère cadet Pierre II.
(4) fille de Louis XI, roi de France.
(5) reçu comte de Forez à Montbrison en 1530.

TABEAU IV

ASCENDANCE ET PARENTE ROYALES DE LOUIS II.

DUK DE BOURBON

Tige de la 3ème race des comtes de Forez



On remarquera que le duc Louis II de Bourbon, Comte de Forez, descendait deux fois de Saint Louis : par Philippe III, roi de France, son arrière-grand-père du côté maternel ; par Robert de Clermont, son arrière-grand-père du côté paternel. Il était, en outre, le neveu du roi Philippe VI et le cousin germain du roi Jean le Bon. Il acquit le Forez par mariage avec sa cousine Anne-Dauphine, petite-fille du comte Guy VII.

S.P.M. : sans postérité masculine.

Note sur le tableau IV : On remarquera que le dernier comte de Forez, Charles III, duc de Bourbon, connétable de France, et son épouse Suzanne de Bourbon étaient consins à la fois de François Ier, roi de France et de Charles-Quint, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne. La duchesse Suzanne était en outre petite-fille du roi Louis XI.

En effet, après plusieurs accords qui ne furent pas respectés, le conflit avec l'Eglise de Lyon fut réglé en 1173 par une transaction entre Guy II et l'Archevêque de Lyon. Le comte Guy II cédait à l'archevêque toute la partie orientale de son comté, et en particulier tous ses droits sur la ville de Lyon. Des échanges réciproques assuraient à chacune des deux parties une complète autorité dans son domaine respectif (toute cause de conflit était ainsi supprimée pour l'avenir). De plus l'archevêque devait verser à Guy II onze cents marcs d'argent. Quant à Guy II, il se repliait sur le comté de Forez : la date de 1173 doit ainsi être considérée comme la véritable date de naissance du comté de Forez. Désormais celui-ci était constitué - sauf modifications de détail - dans les frontières qu'il conservera jusqu'à la fin de l'Ancien Régime.

"Libérés de la contrainte d'une guerre continuelle et sans issue à cause du caractère religieux de leur adversaire, les comtes vont pouvoir établir solidement leur domination sur une région jusqu'alors restée en marge du vaste comté de Lyonnais" (Et. Fournial)(3).

De 1173 à 1372, pendant deux siècles le Forez fut gouverné par les comtes de la seconde race, eux-mêmes feudataires du roi de France. Ils affermissent progressivement leur autorité dans leur comté et dès 1180, les Chartes du Forez nous montrent le comte Guy II recevant les hommages des sei-

gneurs foréziens : oeuvre de longue durée puisque c'est seulement au milieu du XI^{Ve} s. que la totalité des seigneurs foréziens sera soumise à l'autorité des comtes de Forez.

* * *

La seconde race des comtes de Forez fut une grande et belle lignée ; nous n'évoquerons ici que deux des comtes de Forez qui se distinguèrent particulièrement dans leur gouvernement : Guy IV et Jean I^{er}.

Guy IV fut d'abord placé sous la tutelle de son oncle Renaud de Forez, archevêque de Lyon. Il affermit les frontières du comté ; en 1220, il obtint des comtes de Mâcon tout ce qu'ils possédaient outre-Loire, en particulier Crozet. En 1222, puis en 1229, les frontières furent fixées entre Forez et Beaujolais.

Il pratiqua vis à vis des villes une politique intelligente qui consistait à leur accorder des chartes de franchises destinées à éviter les "communes" : Montbrison eut la sienne dès 1223. Les grands feudataires foréziens suivirent d'ailleurs son exemple.

C'est Guy IV qui décida et fit commencer la construction de la collégiale Notre-Dame où il est enterré et où subsiste son gisant.

En 1240, il se rendit en Terre Sainte ; rentré en France, il mourut en 1241.

L'arrière-petit-fils de Guy IV, le comte Jean I^{er}, "le plus remarquable des comtes de Forez" (Auguste Bernard), donna un éclat particulier à sa dynastie.

Le domaine comtal fut agrandi : il se fit céder, vers 1295, la seigneurie de Thiers ; en 1296, Alix de Viennois lui apporta en dot la région de Bourg-Argental et de Pélussin qui resta définitivement acquise au Forez. C'est sans doute pour leur mariage que fut construite la salle héraldique de la Diana. A partir de 1316, il fit procéder à une refonte totale de l'administration du Forez (4).



RENAUD, 1265 A 1270



— GUY IV, 1227 A 1241



CONTRE-SCÉAU
JEAN I^{er}, 1278 A 1333

(3) Etienne Fournial : les villes et l'économie d'échange en Forez aux XIII^e et XIV^e s. (Paris, 1967) -p.13.



Le connétable de Bourbon, vers 1520 (Charles III). École des Clouet.
(Photo Giraudon).

- (8) Anne de France, fille de Louis XI, fut Régente du royaume pendant la minorité de son frère Charles VIII.
- (9) J.Ch.Varenes : quand les Ducs de Bourbon étaient connétables de France (Fayard, 1980) - p.323.
- (10) Auguste Bernard, Histoire du Forez.
- (11) Les héritiers du Connétable devront attendre 1538 pour se voir attribuer seulement le duché de Montpensier et le dauphiné d'Auvergne.

Les illustrations sont extraites de A.Steyert : Nouvelle histoire de Lyon et des provinces de Lyonnais, Forez, Beaujolais (Lyon 1897) - tome II, p. 380, 401, 454, 606 et 646 et pour le portrait du Connétable de J.Ch. Varenes : Quand les ducs de Bourbon étaient connétables de France, p.224.

Homme de guerre, il accompagna Philippe le Bel dans les Flandres en 1296 ; il guerroya en Italie en 1312-1313.

Les rois de France, de Philippe le Bel à Philippe de Valois, le chargèrent de missions de confiance ; il fut l'un des négociateurs de la transaction qui réunit la ville de Lyon au royaume de France (1311) ; il assura la garde du conclave qui, à Lyon, désigna Jean XXII comme pape (1316) ; membre du conseil privé du roi (1317), il présida les Grands Jours du Languedoc. Plus tard, il fut conseiller du roi Philippe VI de Valois.

La seconde race des comtes de Forez s'éteignit avec les petits-fils de Jean Ier, Louis Ier, tué à la bataille de Brignais (1362) et Jean II. La raison de ce dernier ayant été fortement ébranlée par la tuerie de Brignais, il dut être assisté de deux tuteurs : son oncle Renaud de Forez, seigneur de Malleval et son cousin et neveu par alliance, le duc Louis II de Bourbon. Ce dernier, qui était étroitement apparenté à la famille royale, devint à la mort de Jean II comte de Forez.

"Tous les comtes de Forez (de la seconde race) méritent d'être loués pour leur sens politique et leur administration libérale et bienveillante... Ils avaient réussi à créer un comté homogène et paisible, florissant, un comté qui réalisait les espoirs lointains que Guy II fondait sur le Forez lorsque, en 1173, il abandonnait toutes ses possessions du Lyonnais à l'Eglise de Lyon" (J.E.Dufour) (5).

* * *

Après le changement dynastique de 1372, les ducs de Bourbon furent désormais comtes de Forez (tableau IV). Montbrison perdit son rôle de capitale car les ducs de Bourbon, qui étaient parmi les plus grands seigneurs du royaume, résidaient à Moulins, au cœur de leurs immenses domaines.

Louis II, cependant, fit plusieurs séjours en Forez. Après sa mort, sa veuve Anne-Dauphine, administra le comté qui lui appartenait en propre et qu'elle affectionnait particulièrement. Elle résidait à Montbrison ou à Cleppé où elle mourut en 1417.

Après sa mort, le comté de Forez fut à nouveau réuni au duché de Bourbon. Mais comme le duc Jean Ier était prisonnier des Anglais, c'est sa femme, Marie de Berry qui administra le comté et en rendit hommage au roi Charles VI. Elle résida souvent au château de Sury-le-Bois (6). C'est de là qu'elle accorda en 1426 une charte de clôture (7) aux habitants de Montbrison.



STATUE TOMBALE DE GUY IV dans l'église de Notre-Dame de Montbrison.



JEAN 1^{er}
Comte de Forez, de
1278 à 1333.



ALIX DE VIENNOIS
D'or au dauphin d'azur denté, crêté, oreillé, rayé et barbelé de gueules.

- (4) Ed. Perroy : *Les familles nobles du Forez du XIIIe s.* - 2 vol. (St-Etienne, 1976) - T.1, p.16 et E. Fournial : *les mémoires de la Chambre des Comptes de Forez* (Mâcon, 1964).
- (5) J.E. Dufour : *Dictionnaire topographique du Forez* (Mâcon, 1946) - Introduction p.XXVI-XXVII-
- (6) Commune de Valeille. Il ne reste rien, aujourd'hui, de ce château.
- (7) Charte qui fixait les modalités de construction des remparts de Montbrison.

Charles Ier, qui succéda à Jean Ier, vint à Montbrison en 1434. Il fit achever la construction de la collégiale Notre-Dame.

Ses trois fils lui succédèrent (cf tableau IV). Quand le dernier, Pierre II, mourut en 1503, il ne laissait de son union avec Anne de France (8) qu'une fille, Suzanne, qui fut mariée en 1505 à son cousin Charles de Bourbon Montpensier qui devint le duc Charles III de Bourbon.

* * *

Aux côtés de François Ier, le duc Charles III se distingua par un courage indomptable, surtout aux batailles d'Agnadel et de Marignan. A 26 ans, il fut fait Connétable de France et vice-roi du Milanais.

La duchesse Suzanne, dont aucun enfant n'avait survécu, mourut en 1521, laissant tous ses biens à son époux. Mais peu

après, le Connétable de Bourbon se vit contester cet héritage par la reine-mère Louise de Savoie, dont il avait, dit-on, méprisé les avances. En 1522, un procès lui fut intenté devant le Parlement de Paris.

Menacé d'être dépouillé de ses immenses domaines et inquiet de la conduite équivoque de François Ier (qui lui avait retiré le gouvernement du Milanais), le Connétable se jeta dans l'alliance de Charles-Quint : c'est à Montbrison qu'il reçut, en juillet 1523, l'envoyé du roi d'Espagne, Adrien de Croy. Quand le Connétable apprit la mise sous séquestre de ses biens (août 1523), il quitta la France et passa au service de Charles-Quint. En 1525, il contribua grandement à la défaite française de Pavie. Le traité de Madrid (1526) le rétablissait dans ses biens : mais il ne fut pas appliqué et François Ier refusa de rendre ses biens au Connétable. Ce dernier fut tué en 1527 alors que, cherchant à se tailler une principauté en Italie, il conduisait ses troupes au sac de Rome.

Cependant, à la mort du Connétable de Bourbon, le problème de sa succession se posa encore quelque temps, malgré l'arrêt de confiscation du Parlement (27 juillet 1527).

En effet, au traité de Cambrai (1529), Charles-Quint exigea du roi de France la réhabilitation du Connétable : ce qui fut fait par des Lettres en mai 1530. Louise de Bourbon-Montpensier, princesse de la Roche-sur-Yon et son fils, Charles de Bourbon-Vendôme (tableau IV), héritiers les plus directs du Connétable reçurent la vicomté de Chatellerault, le comté de Forez, le Beaujolais et les Dombes (9). Le jeune prince de la Roche-sur-Yon, assisté du maréchal de St-André fit son entrée à Montbrison, comme comte de Forez, le 1er juillet 1530 (10). Mais en janvier 1532, François Ier reprit cette donation (11). Le comté était définitivement uni à la couronne.

Le roi François Ier vint en prendre possession en 1536 ; il fut solennellement reçu à Montbrison. Désormais, ce sont les rois de France qui furent comtes de Forez. En 1542, la province fut réunie à la généralité de Lyon (généralité de Lyonnais, Forez et Beaujolais). Son incorporation à cette nouvelle unité administrative lui fit perdre ce qui pouvait lui rester d'indépendance provinciale. Son histoire se confondit désormais avec celle du royaume de France.

Claude LATTA



— SCEAU ÉQUESTRE DE JEAN II
Appendu à un acte de 1461.

SSSSS

- HISTOIRE

*
* UN REPUBLICAIN MECONNU : MARTIN BERNARD 1808-1883 *
* de Claude LATTA *

Editions : Centre d'Etudes Foréziennes Saint-Etienne
publié avec le concours du Centre National de la Recherche
Scientifique et de la Fondation Georges-Guichard.

" *Martin Bernard est aujourd'hui un inconnu : dans l'histoire du mouvement ouvrier et républicain du XIXe siècle, son nom ne brille pas à l'égal de ceux de Barbès et de Blanqui... et pourtant, la tentative d'insurrection de 1839 le mit au premier plan. Et pourtant, par la suite, on le retrouva à tous les détours de l'histoire. C'est le destin de ce méconnu, de ce militant républicain et socialiste que nous avons voulu ressusciter : destin de l'homme, itinéraire politique du combattant, désintéressé et modeste, des luttes sociales du siècle dernier ...*"

L'auteur : Claude Latta, professeur d'histoire au Lycée de Montbrison, animateur du groupe d'histoire locale de Montbrison et de la revue "Village de Forez", président de l'Association des usagers du Centre Social.

En vente en librairie.

- PSYCHOLOGIE

* L'INNE ET L'ACQUIS - Inégalités "naturelles" *
* Inégalités sociales. *
* de Jean-François SKRZYPCZAK *

Editions : Chronique Sociale Lyon

" *Les données scientifiques et idéologiques interfèrent constamment dans la question de l'inné et de l'acquis. Il est vrai que l'enjeu politique, économique, scolaire, culturel, racial, est d'importance. L'homme peut être manipulé et aliéné aussi bien par des systèmes qui mettent l'accent sur l'inné que par ceux qui mettent l'accent sur l'importance du milieu. La science nous donne aujourd'hui certaines réponses claires au problème de l'inné et de l'acquis. Elle nous invite à sortir des combats idéologiques paresseux*"

L'auteur : Jean-François Skrzypczak, professeur de philosophie au Lycée de Montbrison, collaborateur à la revue "A l'écoute du Monde". A déjà écrit, en collaboration avec J.M. FOURNIER et Michel RICHARD, un livre de présentation critique de la psychologie : "La psychologie et ses domaines. De Freud à Lacan" (2e édition 1978). Ed. Chronique Sociale. Responsable de l'Université populaire du Centre Social.

En vente en librairie.